

FEUILLE D'INFORMATION DE MAI 1960

Cette feuille d'information est la dernière avant de nous séparer pour la période des « grandes vacances ». Nos réunions reprendront en octobre, comme chaque année, mais le Secrétariat restera ouvert (mois d'août excepté). Nous souhaitons vous voir aussi assidus à nos conférences, et en nombre toujours grandissant.



PROTECTION DE LA NATURE



CHEVAL DE PRZEWALSKI

Le Jardin Zoologique de Prague, Zoologická Zahrada (Tchécoslovaquie), dirigé depuis quelques mois par le Docteur Z. Veselovsky, a organisé les 7 et 8 septembre dernier, sous l'égide de l'Académie des Sciences Tchécoslovaques, le premier Symposium International sur le cheval de Przewalski (*Equus caballus przewalski*).

Le but du Symposium était de faire le point sur le nombre actuel des chevaux vivant à l'état sauvage ou en captivité et de prendre les mesures nécessaires pour assurer leur pérennité.

De nombreux représentants assistaient à ce congrès, ainsi que de nombreux scientifiques attachés à l'Académie des Sciences Tchécoslovaque, à l'Académie Agronomique Tchécoslovaque, aux services de Conservation de la Nature, au Musée National, à la Commission tchécoslovaque de l'UNESCO, à la Faculté Biologique de l'Université de Prague, etc.

D'après les divers exposés, il ressort que l'état actuel du cheval de Przewalski à l'état sauvage est alarmant et il est impératif de prendre dès maintenant les mesures nécessaires pour assurer sa survivance. Seule la collaboration internationale des pays dans lesquels l'on rencontre encore quelques exemplaires de cet animal rarissime peut mener à bien cette campagne.

Le Symposium a établi plusieurs résolutions dont voici les principales :

a) Contacter les différents gouvernements qui possèdent des chevaux de Przewalski sur leur territoire en vue d'établir des réserves aussitôt que possible.

b) Il est indispensable de continuer le travail si brillamment commencé par le Jardin Zoologique de Prague (qui, nous le signalons, a la meilleure collection de chevaux de Przewalski en captivité).

c) Constitution d'un Comité permanent composé du Dr Veselovsky comme Président et des membres suivants : Dr Appelman, Prof. Dr Bannikov, Prof. Dondogiin Gevegmed, Ulan Batar, Prof. Dr Dathe, Dr Heinz Heck jr. (Catskill Game Farm, U.S.A.), Dr h.c. E. Mohr

d) Organisation d'une expédition internationale en collaboration avec l'U.I.C.N.R., l'Académie des Sciences d'U.R.S.S. et des Républiques Populaires de Mongolie et de Chine en vue de s'informer de l'état actuel du cheval de Przewalski dans la nature.

e) L'Académie des Sciences Tchécoslovaque est chargée avec le concours de la ville de Prague de la publication d'un périodique paraissant à intervalles irréguliers et intitulé *Perissodactyla*, dont le premier numéro comprendra les textes des conférences du premier Symposium.

f) L'Académie des Sciences d'U.R.S.S. est chargée de l'établissement d'une réserve spéciale pour le cheval de Przewalski dès qu'un nombre suffisant de chevaux sauvages auront été élevés.

Les participants du Symposium ont visité le Jardin Zoologique de Prague, les haras de Kladruby et Slatinany et le Musée Hippologique de Slatinany.

Voici donc un Symposium particulièrement intéressant et qui verra ses efforts couronnés de succès. Nous sommes maintenant certains que la pérennité du cheval de Przewalski est assurée et dans un très proche avenir, nous espérons être en mesure d'admirer au moins un couple de ces animaux à la Ménagerie du Jardin des Plantes.

LA PROTECTION DE LA NATURE DANS LES ÉTATS DE LA COMMUNAUTÉ

Un vœu de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer

L'Académie des Sciences d'Outre-Mer a adopté, dans sa séance du 6 novembre 1959, le vœu suivant :

« L'Académie des Sciences d'Outre-Mer, vivement préoccupée par les menaces qui pèsent sur la faune et la flore sauvages des Etats de la Communauté,

— estimant que si rien n'est fait pour convaincre les dirigeants des nouveaux Etats de la nécessité d'assurer la protection de la Nature, dans des conditions comparables à celles que la France avait elle-même réalisées, la grande faune et les sols sont mortellement compromis, avant peu d'années, en nombre de régions;

— considérant, également, que la protection de la Nature et le contrôle de la Chasse et des armes sont pour les Etats de la Communauté les conditions essentielles de la sauvegarde de la grande faune, qu'il importe de protéger rationnellement pour en ménager l'usufruit, aux générations futures, et d'une mise en valeur touristique qui doit constituer pour eux une importante source de revenus ;

— attire l'attention de M. le Président de la République Française, Président de la Communauté, sur la gravité de ce problème ;

Lui demande de bien vouloir l'évoquer devant les Chefs des Etats de la Communauté, en soulignant l'intérêt qu'il présente non seulement pour les Etats qu'ils gouvernent, mais pour l'humanité tout entière.

S'agissant d'un patrimoine d'intérêt mondial — qui a d'ailleurs donné lieu, à ce titre, à des accords auxquels la France a souscrit — l'Académie des Sciences d'Outre-Mer estime que la protection de la Nature dans l'ensemble de l'Afrique, à Madagascar et partout dans le monde où elle se trouve en danger, mérite, en raison de l'intérêt scientifique, économique, esthétique, éducatif, touristique, sportif et moral qu'elle présente, de retenir l'attention des hautes instances internationales, en particulier de l'Organisation des Nations Unies, de l'U.N.E.S.C.O. et de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature auxquelles elle souhaite qu'il soit fait appel pour collaborer au maintien et à l'entretien des Parcs et Réserves, ultime recours de cette protection.

Elle souhaite enfin, que soit institué un Conseil Supérieur de la Protection de la Nature de la Communauté dans lequel siègeraient, notamment, les représentants des nouvelles Républiques. »

NOS COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

LE SAMEDI 20 FÉVRIER 1960 : « ALPHONSE BERTILLON, SA VIE, SON ŒUVRE »

Conférence par Suzanne Bertillon, nièce d'Alphonse Bertillon

Alphonse Bertillon naquit à Paris, le 22 avril 1853 au numéro 22 de la rue de Rivoli prolongée. Mme Bertillon avait résolu de l'appeler Alfred ; mais tandis que le docteur Louis-Alphonse Bertillon, son père, se rendait à la mairie afin de déclarer son nouveau-né, plongé dans ses pensées et de nature fort distraite, il avait en chemin complètement oublié le prénom de son fils. Fort embarrassé devant l'employé de l'état civil qui le regardait d'un air goguenard, il hésitait, se souvenant seulement que le prénom choisi commençait par AL... « Alphonse ! » finit-il par s'écrier d'un air vainqueur.

La suite ne dit pas comment Mme Bertillon accepta ce changement.

Voyons dans quel milieu fut élevé Alphonse Bertillon.

Les Bertillon, originaires de Bourgogne, vinrent s'établir à Paris au début du XIX^e siècle. Jean-Baptiste Bertillon, chimiste-distillateur installa la première usine à gaz dont le fluide illuminait la vitrine du « Fidèle Berger », son fils Louis-Adolphe, qui vivait à la campagne une partie de l'année s'était épris de botanique et d'histoire naturelle. Très imbu des doctrines d'Auguste Comte, il était attiré par les sciences exactes. Ayant terminé ses études médicales, lors de la Révolution de 1848, il descendit dans la rue afin de porter secours aux blessés des deux camps, il fut aussitôt cueilli par la maréchaussée et conduit à la prison de Sainte-Pélagie. C'est là qu'il fit connaissance d'Achille Guillard, docteur ès sciences, docteur ès lettres, ingénieur et professeur, prisonnier comme lui et comme lui passionné de botanique ainsi que d'une science nouvelle alors : la démographie. Il en enseigna les principes au docteur Bertillon qui ne tarda pas à y prendre le plus vif intérêt.

A leur sortie de prison, devenus amis intimes, Achille Guillard invita le docteur Bertillon dans sa famille, celui-ci séduit par le charme de Zoé, la seconde fille d'Achille Guillard l'épousa en 1849.

Le docteur s'intéressait aussi à l'anthropologie, il était fort lié avec le docteur Broca et les deux savants passaient des journées entières à mesurer des crânes lapons ou de races sauvages. Le dimanche, avec Achille Guillard toute la famille allait herboriser à la campagne. C'est alors qu'Achille Guillard enseigna au jeune Alphonse l'anatomie végétale que personne encore n'avait songé à étudier. Achille Guillard avait imaginé un système de formules botaniques qui permettait de résumer clairement en une ligne la description d'une famille végétale. Tout cela intéressait beaucoup le jeune Alphonse, mais il était temps qu'il commençât ses études. On essaya différents collèges et lycées, de nature rebelle il se fit renvoyer de partout. Le docteur Bertillon était ulcéré, humilié de ces échecs successifs, lui qui considérait comme une injure personnelle tout insuccès dans les études, toute négligence envers la science. Il donna à son fils encore une chance et l'envoya au lycée du Havre.

La guerre de 1870 venait d'éclater et le docteur Bertillon, maire du cinquième arrondissement pendant le siège de Paris, était fort occupé à organiser le ravitaillement de ses administrés. A peine les hostilités terminées, le jeune Alphonse se fit mettre à la porte du lycée du Havre pour cause... de politesse exagérée.

Bref, il passa ses baccalauréats à l'âge de vingt ans, mais avec la mention « bien ». C'est alors que le docteur Bertillon l'envoya en Angleterre pour qu'au moins il apprit l'anglais.

Il y resta quelques années et revint en France pour accomplir son service militaire. Il fut envoyé à Clermont-Ferrand. Le colonel se l'attacha comme secrétaire, cette fonction lui laissant quelques loisirs, par désœuvrement il s'inscrivit à l'Ecole de médecine. A sa grande surprise, l'étude de l'anatomie le passionna. Comme il l'avait vu faire si souvent dans son enfance il se mit à mesurer des crânes et s'aperçut alors que la longueur et la largeur de la boîte osseuse sont totalement indépendantes l'une de l'autre, puis il mesura sur plusieurs squelettes tous les os du corps humain et découvrit que dans leurs formes comme leurs dimensions les différentes pièces composant le squelette sont aussi différentes d'un individu à l'autre que le sont les traits du visage ; il s'aperçut en outre qu'on pouvait prendre différentes mesures osseuses sur l'individu vivant. Une fièvre de découvertes le fit travailler avec passion, mais une fièvre thyphoïde mit fin à ces travaux.

Le docteur Bertillon avec le docteur Broca et dix-sept autres médecins venaient de fonder l'Ecole d'Anthropologie. De retour à Paris, Alphonse Bertillon se mit à suivre les cours avec assiduité et composa un ouvrage sur les races sauvages. Mais il était d'âge à gagner sa vie. Le docteur Bertillon lui trouva une petite situation à la Préfecture de Police. Il devait à longueur de journée recopier des fiches signalétiques où les mots « moyen », « ordinaire » et autres expressions tout aussi vagues servaient à décrire le délinquant. Depuis qu'on avait supprimé la marque au fer rouge, il devenait à peu près impossible d'identifier un récidiviste, et ce n'étaient pas les expressions telles que « moyen », « ordinaire » qui permettraient de les reconnaître.

Bertillon le comprit aussitôt et, se souvenant de ses expériences de Clermont-Ferrand, il rédigea un rapport sur les mesures osseuses qu'il soumit au Préfet de Police d'alors, M. Andrieux, celui-ci n'en comprit pas l'utilité. Ce n'est que trois ans plus tard, lorsque M. Mescasse remplaça Andrieux que Bertillon fut autorisé à expérimenter ses théories. Il avait ajouté aux mesures anthropométriques la description des marques particulières, verrues, cicatrices, tatouages, etc. Son système de classement, très ingénieux permettait de retrouver en quelques minutes la fiche cherchée entre des milliers d'autres.

En 1883, il identifia 49 récidivistes, en 1884, 241 et ce nombre, par la suite s'accrut dans des proportions considérables. En 1893, on comptait 5 millions de fiches; l'analyse mathématique confirma que jamais deux fiches se rapportant à des individus différents ne pouvaient coïncider.

Bertillon avait perfectionné la photographie judiciaire par une mise au point d'une rigueur mathématique, elle mettait en évidence les moindres défauts du visage, la plus petite ride, la plus minuscule verrue dont la valeur signalétique était importante. Loin d'embellir le sujet, ces photographies freinaient toute tendance narcissiste. On photographiait la face et le profil droit afin que l'oreille fut apparente.

Puis Bertillon se souvenant des leçons de botanique d'Achille Guillard créa le portrait parlé. Le « portrait parlé » est la description d'un individu en une dizaine de mots exactement appropriés. Tout ce qui était « moyen » ou « ordinaire » était passé sous silence alors que tout ce qui était exagéré dans un sens ou dans l'autre était mentionné. Signalons l'importance de l'oreille dont la forme ne varie pas au cours de la vie. Sauf chez quelques jumeaux chaque individu possède une oreille de forme et de dimension qui lui est propre. Signalons aussi l'angle facial de profil, la hauteur du sourcil et la couleur de l'œil. Bertillon avait dressé un tableau chromatique très complet des différentes pigmentations de l'œil. Ainsi tout était noté en code que l'on pouvait télégraphier.

Le système de Bertillon avait donné des résultats si probants que Bertillon fut commis d'office pour expertiser le bordereau de l'Affaire Dreyfus. Il est courant d'affirmer : « Bertillon s'est trompé », mais on se garde bien de donner une explication, on passe sous silence la méthode d'expertise si ingénieuse que Bertillon avait imaginée, méthode rigoureusement scientifique où le sentiment ne trouvait aucune place. On l'a accusé de parti-pris, d'anti-sémitisme aveugle... C'est une erreur absolue, l'anti-sémitisme n'avait aucun sens pour la famille Bertillon, bien au contraire, ils estimaient que c'était une injustice révoltante. La méthode d'analyse du bordereau est compliquée, demanderait de longues explications et prendrait trop de temps pour entrer dans le cadre d'une conférence d'ordre général sur la vie et l'œuvre de Bertillon.

C'est à peu près vers la même époque, en 1901-1902 que Sir Francis Galton qui dirigeait les services de Scotland Yard, pria Bertillon de relever aussi les empreintes digitales des délinquants. Bertillon, jusqu'alors ne croyait guère à leur utilité, mais pour être agréable à Sir Francis, il les adjoignit aux fiches signalétiques.

C'est alors qu'eut lieu l'affaire Scheffer (le 17 novembre 1902). Le domestique d'un dentiste parisien venait d'être assassiné, une vitrine fracturée et des objets de valeur volés.

On recueillit un morceau de verre orné de magnifiques empreintes digitales. Bertillon les fit photographier, agrandir et vérifia sur ses fiches s'il en possédait de semblables; sa patience fut récompensée, au bout d'une semaine de recherches il trouva la fiche d'un nommé Scheffer dont les empreintes correspondaient exactement à celles trouvées chez le dentiste. En moins de quarante-huit heures Scheffer fut arrêté, grâce au portrait parlé, télégraphié à toutes les polices de France. C'était la première fois qu'un individu était identifié grâce à ses empreintes digitales. L'affaire fit grand bruit. La difficulté était désormais de classer les fiches par empreintes.

Il faudrait un nombre de siècle représenté par 49 chiffres pour trouver deux empreintes identiques, c'est donc mathématiquement impossible.

En moins de cinq années, les méthodes de Bertillon avaient fait le tour du monde. Toutes les polices des pays civilisés les avaient adoptées. Il est rare qu'une invention connaisse une fortune aussi rapide.

Comme toute invention, celle-ci se perfectionna; on créa des cours de criminologie, des laboratoires de police technique, on ajouta des procédés physiques et chimiques et même électriques; la dernière en date est sans doute la machine à détecter le mensonge.

La santé d'Alphonse Bertillon déclina depuis déjà plusieurs années; il était atteint d'anémie pernicieuse, on tenta sur lui les premières expériences de transfusion sanguine, ce fut son frère, le docteur Georges Bertillon qui se dévoua, tout fut essayé pour le sauver, hélas ! en vain, Alphonse Bertillon s'éteignit le 13 février 1914, il était âgé de soixante ans.

Il repose au Père Lachaise sous un monument d'une laideur consternante.

Une petite rue du quinzième arrondissement porte son nom.

LE SAMEDI 27 FÉVRIER fut consacré à une séance de présentation de films qui enchantèrent notre public :

Tout d'abord deux films présentés par MM. J.-P. Liégeois et Albert Chassang, du Touring-Club de France, montrant les prouesses des canoïstes, tantôt sur des rivières tumultueuses, luttant contre les éléments, et d'autres fois sur des eaux calmes permettant la contemplation de la nature environnante. « PAR MONTS ET RIVIÈRES » et « LES INDÉSSALABLES » de Christian Gabard.

Avec le premier film, l'auteur nous entraîne en canoë sur un torrent de Suisse. Resserré entre des falaises abruptes, de toute beauté, dans un couloir si étroit que le soleil n'y pénètre que rarement, le cours d'eau limpide et maigre encore, s'est frayé en force un passage. Le lit est encombré d'énormes rochers, créant des obstacles naturels dont se jouent les canoïstes du T.C.F. Ils nous font apprécier leur sens de l'eau, leurs réflexes prompts et sûrs, leur habileté manœuvrière. Mais ces sportifs savent aussi quitter la rivière. Leur amour de la nature et du plein air, ne se borne pas à l'étrave de leur bateau. Nous les suivons sur un sentier de grande randonnée, dans un massif du Mont Blanc, foulant les hauts alpages piquetés de fleurs. Le soir, la tente montée dans un vallon semble minuscule, perdue dans un décor aux immenses découvertes.

Puis nous retrouvons la vallée, le torrent que l'on avait quitté, les bateaux qui attendent leurs pilotes. Et la danse reprend sur les turbulences d'une rivière maintenant grossie par de nombreux affluents alimentés par la fonte des neiges.

Les images de ce film sont fort belles. L'auteur a su saisir le jeu des lumières et des ombres sur les falaises, les ébats mouvementés des canoïstes, autant que les vastes et lumineux aspects de la moyenne montagne.

Le deuxième film est un documentaire de l'un des meilleurs cinéastes du T.C.F. Son œuvre nous initie aux arcanes de ce sport étrange et passionnant qu'est l'esquimautage. C'est une activité annexe du canoïsme, dont la connaissance concourt à donner au kayakiste la possibilité de se redresser lors d'un naufrage : un « dessalage » selon le terme en usage chez les canoïstes.

L'esquimautage consiste, étant retourné, sans quitter son bateau, à se rétablir en position normale en prenant appui sur l'eau au moyen de sa pagaie. C'est simple... à dire. C'est moins simple à réaliser, et pour nous l'expliquer, nous assistons à

une véritable revue de toutes les méthodes d'esquimautage actuellement utilisées, méthodes améliorées, dérivées de celle qu'emploient, au Groenland, les esquimaux qui chassent le phoque dans des kayaks très étroits et instables.

L'auteur, a su, pour le plaisir des yeux autant que pour notre information, décomposer les mouvements en ralentis saisissants, en vues sous-marines remarquables et lumineuses.

Ensuite, nous avons admiré un très beau film en couleurs, réalisé par M. Koller, « *Ballets* », et apprécier l'accompagnement musical admirablement approprié aux différentes images du film.

Ce film retrace et décompose la danse délicate de la coccinelle, le ballet aérien des abeilles, le cha-cha-cha des criquets, la lourde danse de la limace, le tango des escargots, la danse cruelle de l'araignée tissant sa toile tel un linceul sur sa victime, puis la danse très enlevée des papillons.

La magie du très gros plan, la richesse de la couleur et l'harmonie du mouvement donnent à ce film l'aspect d'un ballet que souligne une musique heureusement choisie par l'auteur.

« *Ballets* » est plus un film de genre qu'un film didactique, pourtant nous ne sommes pas restés insensibles à sa poésie, où, couleurs, richesse de matière et musique, se mêlaient heureusement pour notre plus grand plaisir.

L'auteur n'a certes pas voulu nous donner une leçon de sciences naturelles, mais son film représente malgré tout, un gros intérêt scientifique. Il a voulu simplement nous offrir le spectacle de l'évolution dans leur élément naturel de petits animaux que nous côtoyons journellement, mais que nous négligeons de regarder. C'est là un grand travail de technicien, d'artiste patient et passionné.

Pour terminer cette belle séance récréative, l'intéressant film du docteur Guezennec : « *ROUZIC, L'ILE AUX OISEAUX* » fut projeté.

« *Rouzig* » fait partie de la réserve des « *Sept Iles* » et représente au point de vue ornithologique, avec Malban et Le Cerf, la plus belle réserve d'oiseaux de France.

L'île *Rouzig* a une superficie de cinq hectares environ et une hauteur de 45 mètres. Elle est à 10 km 500 du port de Perros. C'est un îlot désolé et sauvage dont la masse tourmentée rappelle celle d'un volcan éteint. Au printemps, elle se couvre presque entièrement de camomilles sauvages, puis c'est la grande invasion des « voyageurs du ciel » qui viennent sur l'île célébrer leurs amours.

Depuis des temps immémoriaux, de nombreuses espèces d'oiseaux de mer, venaient y nicher et se reproduire. L'espèce la plus intéressante est celle des *Macareux Moines* qui furent pourchassés, et en voie d'extermination. Mais les pouvoirs publics s'en émurent, et décrétèrent que les îles seraient « Réserve naturelle » et que la « protection devait s'étendre à toutes les espèces d'oiseaux, sans intervention humaine d'aucune sorte, sur les îles, ainsi que sur les îlots ».

Curieux cortège que celui des *Macareux Moines*. On ne saurait trouver plus drôle de petite bête, aussi bien dans sa silhouette que dans ses mœurs. Lorsqu'il arrive des mers boréales pour venir nicher sous notre climat, le *Macareux* est en grande parure. Avec son gros bec bariolé de couleurs vives, son habit noir, ses pattes d'un beau rouge orangé, sa démarche un peu chaloûpée, il a l'air d'un clown. Les couples se forment, et bientôt on ne voit plus que des *Macareux* se faisant des révérences puis, se mettant bec à bec, se donner le baiser nuptial en dodelinant de la tête.

Sans perdre de temps le couple a creusé un boyau long d'un mètre; chaque couple a sa galerie, mais si la crise du logement se fait par trop sentir, on partage le même terrier en ayant bien soin de dresser les cloisons étanches du bonheur conjugal. Lorsque le poussin sera éclos, les parents organiseront un va-et-vient continu de la mer au rocher, pour lui assurer sa pitance. Frappant l'air de battements d'ailes rapides, ils suppléent à la brièveté de la queue en s'aidant de leurs pattes qu'ils étalent latéralement pour s'en servir comme d'un gouvernail.

Le *Macareux* est un pêcheur extraordinaire : il trouve le moyen de revenir au nid avec une demi-douzaine au moins de sprats qu'il tient en travers, de chaque côté du bec, comme une moustache frétilante.

Les *Goélands* ne sont pas les plus nombreux, mais ce sont certes les plus bruyants; voraces, querelleurs et pillards, ils ont trouvé qu'il était plus facile de voler la nourriture des autres, que de faire le travail. Ce sont les brigands du peuple des oiseaux; on les voit quelquefois attendre les *Macareux* qui rentrent de la pêche, le bec chargé de poissons; d'un bon coup de bec asséné sur la tête ils leur font lâcher prise et avalent les poissons. Les *Cormorans*, mieux armés les chassent avec autorité, mais les *Fous de Bassan*, terrorisés, assistent impuissants au carnage. Un œuf se présente-t-il sur le passage du *Goéland*, qu'il le gobe sans vergogne. Les petits *Goélands* eux-mêmes n'échappent pas aux coups de leurs hordes acharnées.

On trouve à *Rouzig*, trois espèces de *Goélands* : les *Goélands argentés*, les plus nombreux; les *Goélands bruns* et les *Goélands marins*, en petit nombre, mais ce sont ceux-ci les plus terribles : ils ne craignent pas d'attaquer l'homme et tombent du ciel comme un bombardier en piqué, en poussant des cris stridents. Il suffit cependant d'agiter vigoureusement les bras, ou sa coiffure, pour éviter le danger.

Les *Cormorans*, étrange cordon douanier sur les rochers, scrutent la mer, impassibles, tels des guetteurs. On distingue à *Rouzig* deux espèces : le grand *Cormoran* et le *Cormoran huppé*, en plus grand nombre.

Les femelles pondent de deux à quatre œufs d'un blanc pur, dans un nid reconnaissable de loin à sa couleur blanchâtre due au guano que ces oiseaux déposent alentour. Entièrement nus et aveugles à leur naissance, les petits se couvrent au bout d'une quinzaine d'un duvet brun. A ce moment ils commencent à se montrer remuants et sortent facilement du nid. Les jeunes *cormorans* sont toujours affamés. Dès que la mère rentre de la pêche, ils la harcèlent et essaient d'introduire le bec dans le gosier. A force d'insistance, la tête y pénètre, disparaissant complètement dans le jabot maternel pour y puiser sans pitié une bouillie prédigérée.

Pinguins et *Guillemots* sont doux et sociables, et font bon ménage avec leurs lointains cousins, les *Macareux*. Les *Pinguins* sont entièrement noirs sauf le ventre qui est blanc. L'œuf unique est déposé à même le rocher; il a une forme si curieuse que s'il est bousculé, il tourne sur lui-même comme une toupie et ne roule pas.

Dans cette même famille figure encore le *Guillemot de Troil*, noir et blanc, aux ailes très pointues. Ils se groupent sur des plateformes à pic au-dessus de la mer.

A la pointe orientale de l'île, on découvre la légion des *Fous de Bassan*, si dense que l'on s'imagine voir un paysage de neige ! La confiance de cet oiseau, qui permet à l'homme de l'approcher, lui a valu le nom de *Fou*, auquel on a ajouté de *Bassan*, parce que cet oiseau vit particulièrement sur l'île de *Bassan*, en Ecosse. C'est un oiseau au vol extrêmement puissant, de plumage entièrement blanc, sauf un peu de jaune ocre à la tête et de noir aux ailes. Le vol est majestueux. Deux ailes dont l'envergure approche deux mètres, dessinent dans le ciel de splendides arabesques avant le piqué foudroyant vers la mer. Les *Fous de Bassan* forment des couples très unis et donnent une image attendrissante du bonheur conjugal. Le couple se relaie sur le nid, selon un cérémonial bien réglé, l'un des oiseaux poussant l'autre insensiblement, de façon à ne pas

découvrir le précieux contenu. Le poussin naît déplumé et aveugle, comme le petit cormoran. Au bout d'une semaine, il se couvre d'un duvet blanc. Puis le duvet tombe et le plumage vire au noir; le béguin duveteux, dernier vestige de la mue, confère à l'oiseau un aspect inattendu ! Il perdra peu à peu ce sombre plumage pour devenir au bout de quatre ans un beau voilier immaculé.

Les Fous de Bassan ne viennent nicher à Rouzic que depuis 1939. C'est la première fois que l'existence d'une colonie de Fous en cours de reproduction fut constatée, notamment par deux ornithologues suisses, MM. Burckhardt et Hoffman qui repèrent vingt-cinq ou trente couples. Le docteur Guezennec en a dénombré 750 couples (sans compter les petits), groupés en cinq colonies : elles constituent le point de reproduction le plus méridional pour cette espèce.

Ceci montre bien que la protection des oiseaux peut sauvegarder, non seulement des espèces menacées de destruction, mais encore favoriser l'extension naturelle de nouvelles espèces.

On pourrait dénombrer à Rouzic, d'autres espèces d'oiseaux de mer : les *Mouettes tridactyles* qui nichent sur la côte est, sous les colonies de Fous de Bassan; les *Sternes* ou hironnelles de mer à tête noire, qui nichent sur le sol à l'abri d'une pierre, face au midi; les *Huitriers* ou pies de mer qui ont le bec et les pattes rouges, et se nourrissent de coquillages; les *Thalassidromes* ou oiseaux des tempêtes, que les marins détruisent parce qu'ils s'imaginent qu'ils sont responsables du gros temps. En réalité ce petit oiseau adore évoluer sous les bourrasques et frôler les lames déchaînées. Notons enfin diverses sortes de passeraux, parmi lesquels le *Pipit*, ainsi appelé en raison de son cri, et qui se plaît dans les îlots perdus et isolés.

Toutes ces scènes de la vie des oiseaux, si bien observées et décrites par le docteur Guezennec, sont enregistrées dans son film et nous ne savons ce que nous devons admirer le plus : les vastes colonies de Fous de Bassan auprès de la mer tumultueuse ou l'un de ces superbes oiseaux en plein vol découpant sur le ciel sa majestueuse silhouette. Tous ces îlots arides, déchiquetés par la mer, uniquement peuplés par ce monde ailé, sont d'une très grande beauté.

LE SAMEDI 12 MARS. M. Albert Robillard nous présente son très beau film sur le Japon. Il commente chaque scène et le dépeint sous ses aspects les plus variés mais en insistant surtout sur les manifestations d'un passé qui, malheureusement tend à disparaître.

De l'avion d'Air France, la première vision du Japon est le célèbre Fuji-Yama; montagne sacrée des Japonais. Tokio s'offre aux regards, et la première impression est assez décevante : usines, terrains vagues, voitures automobiles, taxis 4 CV Renault, maisons de sept étages, hommes et femmes vêtus de costumes européens... Mais le Japon ancien n'est pas un vain mot, il faut seulement partir à sa recherche.

Dès que l'on quitte le quartier des affaires, des administrations, des grandes gares, on retrouve les petites maisons de bois entourées de jolis jardins aux fleurs et aux arbres nains. Le Japonais a le sens inné de la mesure, et c'est une des raisons pour lesquelles il fuit le « colossal ».

Tout en flânant à la recherche du « pittoresque », on admire dans les vitrines des magasins, les belles poupées vêtues de soieries, figurant des geishas du vieux Tokio ou de l'ancien Kyoto. Ces poupées, véritables objets d'art, ne sont pas des jouets; on les conserve dans des vitrines, et elles ressuscitent le vieux Japon de nos rêves.

Tokio, comme toutes les villes comptent de grands magasins, où à l'encontre de chez nous, le public ne se presse pas. Ces magasins sont agrémentés de terrasses où certains jours se déroulent des spectacles de danses. Ces danses rappellent celles de l'Inde : le mouvement des jambes est insignifiant, c'est le jeu des mains qui fait toute la valeur de cet art peu compréhensible pour l'Européen profane, car il s'agit là d'un langage symbolique. Mais le voyageur est attiré par la beauté du vêtement de soie, le kimono, et de ses dessous, et par la grâce de l'obi, large ceinture à pans qui l'enserme.

On admire d'autant plus ces danseuses que le kimono se fait rare. Il ne se porte guère que le soir. Dès que la nuit vient l'activité s'accroît dans la grande ville qui s'inonde de lumière.

Après quelques pérégrinations dans les rues du grand Tokio, c'est la tournée des Temples qui commence. Les Temples abondent et sont toujours entourés de parcs. Ainsi le parc Shiba environne le temple Zojo-Ji. Une porte monumentale de style chinois et peinte de laque rouge annonce le temple bouddhique, les deux toits superposés de la porte sont du plus charmant effet. Le temple proprement dit est neuf, des ouvriers s'affairent encore à l'intérieur. Mais existe-t-il au Japon des temples plusieurs fois séculaires ? Pas beaucoup semble-t-il. Ici et là dans maints quartiers de Tokio notamment, la guerre et ses bombes ont fait des ravages. D'autre part, les incendies ne respectent pas longtemps les temples de bois. Or tous les temples bouddhiques ou shintos sans exception, sont bâtis avec du bois de conifères : cryptoméria, thuya, cyprès, pin... Même à Kyoto, la Rome japonaise, la cité des Temples, miraculeusement épargnée, rares sont les temples antiques. Quoiqu'il en soit, un édifice religieux réduit en cendres est immédiatement reconstruit et sur des plans absolument identiques. Un temple bâti de fraîche date prend, au bout d'un laps de temps relativement très court une jolie patine; et le charme du vieux Japon retrouve ses droits.

Les parcs à Tokio sont innombrables très vastes et leur harmonieuse beauté plaît tout autant à l'Européen qu'à l'autochtone. A certaine saison ils se parent de la légendaire floraison des cerisiers, ce qui leur donne une harmonie de formes et de couleurs, d'une extraordinaire beauté. Les Japonais adorent les arbres et les fleurs, et l'arrangement de ces dernières se fait selon des règles très strictes. L'« Ikebana » est l'art d'associer des branches d'arbres et des fleurs qui doivent être choisies selon leur forme, leur couleur, et orientées selon certains angles définis dans les manuels. Les branches sont piquées dans une sorte de socle plat percé de trous où elles puisent l'eau. Les Japonais seraient outrés en voyant nos bouquets le plus souvent enfouis dans le col des vases trop grands ou trop petits et disposés sans génie.

Les règles de l'« ikebana » doivent être connues de toute jeune fille de bonne famille.

Nous sommes également intéressés par une autre coutume antique : la cérémonie du thé.

A cette occasion, les femmes ont revêtu les plus beaux kimonos de soie pour rendre la cérémonie plus solennelle. On dispose des nattes sur lesquelles sont posées les tasses et les soucoupes destinées à recevoir des gâteaux de toutes couleurs. On dispose dans chaque tasse une pincée de thé en poudre, puis l'on verse l'eau à l'aide d'une louche de bois. Les femmes assises sur leurs talons prennent avec solennité les gâteaux en les pinçant avec une petite feuille de papier. Puis on met le papier devenu inutile contre son cœur sous le kimono. Le thé est bu à petites gorgées entre des révérences. Peu de mots sont échangés, et le silence contribue au cérémonial d'une telle réception.

Après avoir ainsi parcouru Tokio et avoir assisté à différentes scènes rappelant le vieux Japon notre conférencier poursuit son voyage vers l'île Sikok. Après la banlieue de Tokio et de Yokohama les rizières défilent à perte de vue laissant voir ça et là de jolies fermes, des maisonnettes coquettes entourées d'un jardin, les toits sont de tuiles vernissées vertes ou brunes, le tout extrêmement harmonieux. Une haute palissade de bois les cache aux regards indiscrets.

Des documents dignes de foi affirment que la demeure japonaise n'a guère changé de forme depuis plusieurs siècles. Tokushima est l'une des principales villes de l'île Sikok. Nous allons assister aux fêtes de l'Awa-Odori. De colossaux lampions de plusieurs mètres cubes sont suspendus au milieu des rues. Les danses se préparent : danses de paysans, danses de pêcheurs. La foule accourt de toute part, la ville est en liesse. Un premier groupe de musiciens et de danseurs s'approche de la tribune pour tourner et se trémousser sur l'aire qui leur est impartie. Les danseuses portent un sobre mais élégant

kimono en coton, car nous sommes ici au pays du coton (cultures et usines). La plus belle parure de ces femmes est incontestablement leur coiffure en paille vernie, paysanne très probablement, mais que l'on ne retrouve presque plus aujourd'hui. Les danseurs, eux, portent une robe analogue à celle des femmes mais pas de chapeau. Un foulard de coton leur serre le crâne, deux des coins en étant bizarrement noués sous le menton.

La ronde se poursuit : les gestes des hommes sont dynamiques, ceux des femmes sont lents et soigneusement étudiés. Les jeux de leurs jambes sont insignifiants, mais les mains s'agitent sans cesse, les doigts encore plus, comme en Inde. Personne ne chante, mais les musiciens accompagnent la danse de leurs tambours samisens et kotos et, surtout, de leurs flûtes aux notes stridentes.

Pendant plus d'une heure ne cessent de défiler les délégations des villages voisins, puis surgiront les délégations de petites filles et de petits garçons conduits par de plus grands. Qu'ils sont charmants ces danseurs en herbe, vêtus aux aussi d'amples kimonos.

Mais la fête s'achève et le voyage se poursuit vers Kyoto.

Kyoto fut la capitale du Japon jusqu'à l'ère des Meiji, en 1868. Elle a conservé son caractère ancien. Pendant plus d'un millier d'années Kyoto a été le centre religieux de l'Empire du Soleil Levant et elle en serait encore le premier centre économique si Osaka et Tokio ne lui disputaient maintenant cette supériorité. Mais tout en restant le haut lieu national, la ville des souvenirs, elle garde aussi le premier rang pour la qualité de ses produits, grâce à l'habileté de ses ouvriers dans le travail de la laque, de la soie, du métal ou de la porcelaine.

Kyoto compte un grand nombre de temples bouddhiques et shintos, des palais, parmi lesquels, dans un vaste parc, le Palais Impérial. Il est beau ce palais d'un grand empereur, mais non grandiose, et l'on est surpris par la simplicité des lignes. Le plus vaste corps de bâtiment de cet ensemble est le hall des cérémonies où l'on peut voir le trône recouvert de lourdes étoffes de soie.

Le film qui se déroule nous montre des scènes de la vie des pêcheurs de poissons, et des pêcheuses de perles, ainsi que des détails intéressants de la culture de la perle très répandue au Japon.

D'autres vues nous montrent la région des volcans impressionnants par le bouillonnement de leurs laves, et les nuages de fumées qui s'élèvent des cratères; l'approche d'un typhon et ses effets dévastateurs, et la foule disciplinée et calme en face du malheur.

Mais c'est sur une vision plus joyeuse que se terminera le film réalisé et présenté par M. Robillard : une cérémonie nuptiale au Japon.

La mariée est vêtue du costume rituel que portait déjà sa mère et son aïeule le jour de leur noce. Le marié par contre est vêtu à l'européenne.

Les prêtres en jupes bleues et les prêtresses en jupes rouges officient. Très peu de monde au mariage, seuls de très proches parents. Une offrande est distribuée, c'est une petite boîte contenant de légers gâteaux blancs et roses, déposée par une prêtresse devant chaque invité.

L'office s'achève ainsi que le voyage, sur cette vision du « vieux Japon ».

SAMEDI 26 MARS 1960 : « DU ROYAUME DES HITTITES A LA TURQUIE D'AUJOURD'HUI »

Conférence de M. Dubois, professeur de l'Enseignement Technique

Cette conférence est présidée par Son Excellence l'Ambassadeur L'Hermite, Président du Comité France-Turquie

La Turquie est un grand pays qu'on ne connaît pas assez en France et qui, cependant a gardé le souvenir des liens qui le rattachent à nous, surtout depuis François I^{er} et Soliman le Magnifique.

Sa population est traditionnellement hospitalière et particulièrement favorable aux Français.

La Turquie réécèle des trésors inouïs au point de vue archéologique, concernant les différentes civilisations qui se sont succédé sur son sol. Ce fut d'abord la civilisation hittite, puis les civilisations grecque, romaine, byzantine, et ottomane, tandis qu'aux cultes de l'Antiquité succédaient le Christianisme au moment de Byzance, puis l'Islamisme qui subsiste encore actuellement.

Au deuxième millénaire avant notre ère (entre 1900 et 1300 avant J.C.), la partie est de l'Anatolie était habitée par les Hittites. Ce peuple gagne à être connu aussi bien au point de vue de son organisation sociale et religieuse qu'au point de vue artistique. On ne connaît pas les Hittites depuis longtemps, cependant ils sont plusieurs fois mentionnés dans la Bible, sous le nom des fils de Heth.

Vers 1400 avant J.C. il y avait dans cette région trois grands empires : les empires égyptien, hittite et mittanien. On connaît les Egyptiens depuis longtemps, les Hittites depuis peu de temps, quant aux Mittaniens, on ne sait encore que peu de choses sur eux. On avait bien trouvé à Hamma, vers 1820, sur les bords de l'Oronte, scellée dans le mur d'une rue du bazar, une pierre recouverte de signes qu'on n'avait pu déchiffrer, puis, plus tard, une autre pierre à Alep, puis à Karkemish, mais ce ne fut qu'en 1878-1880 qu'en cherchant les restes de la ville romaine de Tavium, on trouva, dans la boucle du Kizil Irmak, à 200 kilomètres au nord-est d'Ankara, des ruines que l'on put attribuer aux Hittites. On se trouvait là sur les lieux de l'ancienne capitale Hattusas et au sanctuaire de Iasilikaya, situés tous deux près du village de Bogaz Keui. Beaucoup de tablettes d'argile furent récupérées dans les fouilles. Ce ne fut pas chose facile d'en déchiffrer l'écriture, car on se trouvait en face de plusieurs langues. C'est en 1892 que l'on a pu traduire le Hittite cunéiforme en Akkadien et cela après de multiples discussions entre archéologues. Enfin, ce n'est qu'en 1950 que l'on put déchiffrer les hiéroglyphes hittites qui étaient employés pour les documents importants, les traités et textes religieux, et cela grâce aux textes bilingues de Karatepe (près d'Adana), écrits sur orthostates en phénicien et hittite. C'est en déchiffrant laborieusement ces tablettes et ces « pierres écrites » que l'on a pu connaître certaines précisions sur la vie des Hittites. On a appris ainsi qu'ils étaient des hommes forts, portant les cheveux longs, vêtus d'une tunique sans manches, serrée à la taille par une ceinture et qu'ils étaient chaussés de souliers à boucles.

Les Hittites savaient travailler le fer (au deuxième millénaire !) et furent les seuls à le faire jusqu'en 1280 avant J.C. Ils savaient dresser les chevaux. Grâce à la ruse et à l'emploi de chars de combat tirés par deux chevaux et montés par deux ou trois guerriers armés, ils mirent en déroute les armées égyptiennes de Ramsès II à Kadesh. On a retrouvé le traité de paix et de non-agression, libellé sur tablettes d'argent en deux langues l'akkadien et l'égyptien, dans les ruines de Bogaz Keui. Tout se termina très bien par un mariage entre Ramsès II et une princesse hittite, et la paix dura soixante-dix ans. Enfin, nous avons pu savoir aussi que leur organisation sociale était étonnante pour l'époque. Le Droit hittite est étudié depuis quelques années en Faculté à Ankara et à Paris.

On projette une carte générale de la Turquie, et notre conférencier nous donne quelques précisions sur la géographie physique et politique de ce pays, en insistant sur son essor, sur ses ressources économiques et sur son importance en tant que nation de l'O.T.A.N.

C'est maintenant à la *projection de 350 vues* en couleurs que nous assistons. Ces vues sont groupées en trois itinéraires principaux :

Le *premier itinéraire* part de la frontière grecque pour aller aboutir à l'est de la côte de la Mer Noire. On voit tout d'abord Edirne, l'ancienne Andrinople, ses mosquées, puis Istanbul, jadis Byzance, puis Constantinople : nombreuses photos d'extérieurs et d'intérieurs de mosquées, vues générales prises du haut de la tour de Galata et de celle de Beyazit, avenues de la ville neuve de Beyoglu, petites rues de Stamboul ; on fait ensuite une excursion en bateau sur le Bosphore jusqu'à la Mer Noire, ainsi qu'une autre aux îles des Princes.

Le voyage se poursuit par la traversée du Bosphore pour arriver à Scutari, longer le golfe d'Izmit et atteindre, par Bolu, la capitale : Ankara. Cette ville offre bien des curiosités : ses quartiers neufs, avec le Mausolée d'Ataturk (Mustafa Kemal Pacha), son ancienne citadelle, sa colonne Julienne, le temple d'Auguste près d'une vieille mosquée, son musée hittite, son parc de la jeunesse. Nous nous dirigeons ensuite vers les ruines hittites à Bogaz Keui, où se trouvent les restes de cinq temples, d'une grande enceinte, du sanctuaire de Iasilikaya, puis nous allons visiter les ruines et le musée archéologique de Alaca Yuluk. Chemin faisant, nous voyons des rizières, de nombreux animaux : cigognes, ravissants oiseaux bleus, grosses tortues, petits ânes aux multiples besognes, et aussi les buffles se baignant dans les ruisseaux. Nous croisons des chars à roues pleines, des femmes se rendant à la fontaine, et assistons à des scènes rurales (battage des céréales sur les aires, etc.).

C'est maintenant Amasya, au bord du Yesil Irmak, puis la côte de la Mer Noire avec ses vergers et ses riches cultures, en passant par Samsun, Ordu, Giresim et Trébizonde.

Le *deuxième itinéraire* est un circuit partant d'Ankara et passant par Kirsehir pour atteindre Kayseri au pied du Mont Argée, point culminant de l'Anti Taurus. Aux environs de cette ville, nous allons assister à des fouilles à Kultepe (hittites et assyriennes). Après la visite des monuments de Kayseri nous visitons la Cappadoce terre bouleversée, usée par l'érosion, aux vallées pétrifiées, aux paysages lunaires. Ce ne sont que pyramides, cônes, colonnes de grande hauteur, percés, creusés d'habitations troglodytes, églises rupestres creusées dans le tuf et décorées par des moines fuyant l'invasion de Byzance. Pays pittoresque où les petites filles portent dans le dos trente à quarante nattes fines. Mais il faut s'arracher à ce pays si étrange, unique au monde pour continuer vers Nigde et, après avoir traversé la steppe anatolienne, vers Konya, ancienne capitale de l'empire sedjoucide, belle ville avec de nombreux souvenirs conservés dans des mosquées-musées. Nous retrouvons dans la région quelques pierres hittites : une fontaine à Bayschir, un bas-relief à Ivriz.

C'est ensuite la traversée de la belle chaîne du Taurus et la descente sur la côte méditerranéenne à Antalya, ville de la **côte sud, réputée pour la douceur de son climat en hiver, ville curieuse aussi par ses ruines romaines et son pittoresque marché.**

Puis nous allons vers le nord, passons par Burdur et allons visiter, près de Denizli, les ruines des villes romaines de Laodicée et surtout de Hiéropolis. C'est au lieu dit Pamukkale que se trouve un site remarquable. Une grande source pétillante aux eaux bleuâtres descend des ruines romaines, d'une hauteur de 100 mètres, de vasques en vasques éclatantes de blancheur jusqu'à la rivière Büyük Mendérés. Que de richesses touristiques presque inconnues en cette belle Turquie !

Nous gagnons maintenant la côte ouest, celle de la mer Egée et visitons les ruines de Milet, le splendide temple d'Apollon à Didyme (le deuxième du monde), les ruines d'Ephèse, la maison que la Vierge Marie habita après la mort du Christ, le grand port d'Izmir (Smyrne), les ruines de Pergame et la ville typiquement turque de Brousse, ancienne capitale de l'empire ottoman, maintenant dénommée Bursa.

Le *troisième itinéraire* partant d'Istanbul nous entraîne vers le sud par les gorges de la Sakarya à Afyon, la citadelle de l'opium, aux champs de pavots blancs et pourpres. Le conférencier nous indique la façon de recueillir le suc laiteux, lequel, une fois cuit, deviendra la drogue. Nous passons de nouveau à Antalya mais, cette fois, pour suivre la belle côte sud par une route qui vient d'être ouverte à la circulation en 1959, petite route côtière très accidentée, souvent vertigineuse, que nous suivons sur 450 kilomètres. Nous admirons d'abord les ruines grecques et romaines de Pergé, d'Aspendos et de Sidé. Nous passons à Alanya, ancienne ville fortifiée. Dans ce climat sub-tropical poussent les agrumes, les bananiers et aussi de très beaux lauriers-roses, à chaque passage de ravin, aux flancs de la montagne escarpée. C'est la côte de la Cilicie, au pied des contreforts des Toros.

D'anciens châteaux-forts construits par les rois arméniens retiennent notre attention, ainsi que des gouffres que nous visitons. Nous traversons Adana, ville importante, et nous détournons encore de notre chemin pour aller visiter les importantes fouilles hittites de Karatepe.

C'est maintenant la traversée de l'est de la Turquie, aux champs de céréales, par Malatya et Elazig. Nous traversons l'Euphrate et remontons son affluent le Murat, et nous engageons dans ce massif arménien aux belles vallées, en pénétrant dans les gorges sauvages du Karasu, pour atteindre Erzurum, importante place militaire. De là, prenant la route d'Agri, traversant d'immenses pâturages où les troupeaux s'étalent à perte de vue, nous gagnons la frontière iranienne, et c'est sur la vue biblique du Mont Ararat, ancien volcan de 5.165 mètres, aux neiges éternelles, que se termine cette conférence.

LE SAMEDI 2 AVRIL, M. Bessière, membre du Comité de Direction du Club Alpin Français, nous parle de la montagne et de l'alpinisme en général, en mettant en lumière tout l'attrait de ce sport.

Dès qu'il s'agit de Montagne, le profane se pose beaucoup de questions, lesquelles restent le plus souvent sans réponse, et c'est dommage.

C'est dommage, d'abord parce qu'il serait très facile de le satisfaire, mais également parce que mieux renseigné il s'orienterait peut-être vers cette activité et que, faute de la connaître, il demeurera privé des plaisirs qu'elle lui réserverait.

Pourquoi allons-nous en Montagne ? Pourquoi la pratique de la Montagne a-t-elle conduit à la création des Clubs Alpins nationaux ? Et pourquoi en arrive-t-on à se passionner pour la Montagne, au point que nos vies en sont définitivement illuminées ? Je crains bien d'être impuissant à vous faire comprendre en quelques minutes de quoi est faite notre passion.

D'abord l'Alpinisme est-il un sport ? Oui, puisqu'il exige de grands efforts physiques. Non, car il ne comporte ni compétitions, ni classements ; cependant on ne saurait le pratiquer sans respecter quelques règles dont il n'est pas bon de s'écarter.

On n'est pas arrivé immédiatement à la connaissance de ces règles basées sur une expérience relativement courte. Il n'y a pas plus de cent cinquante ans, la Haute Montagne n'était pas connue et son mystère la rendait redoutable. De rares pèlerins, quelques contrebandiers se hasardaient à la parcourir, traversant les cols où, depuis ont été construites de belles routes modernes que vous connaissez bien. Les habitants des hautes vallées retirées ont exploré les premiers la Haute Montagne en s'écartant des chemins battus. Pour améliorer un peu leur très difficiles conditions de vie, les montagnards les plus énergiques se risquaient ainsi, dans un but utilitaire, sur un terrain que leur méconnaissance rendait plus dangereux encore ; ils chassaient le chamois ou le bouquetin, ou bien ils recherchaient les cristaux de roches pour les vendre aux habitants des villes.

Ensuite c'est dans un but scientifique que l'on a visité la Montagne. Rendus fort graves par leur grande science, des citadins distingués ont effectué l'ascension des grands sommets des Alpes, escortés par de véritables troupes de nos chasseurs

de chamois, qui furent ainsi les fondateurs de la profession de Guide. Ils transportaient un invraisemblable matériel composé d'échelles, de braseros, de parapluies, sans oublier le baromètre qui donnait le cachet sérieux, alors indispensable à ces expéditions.

Eh bien, nos grands savants, à force de relever les divers degrés d'ébullition de l'eau, suivant l'altitude, ont fini par se laisser prendre à la poésie et à la beauté de la Haute Montagne. Mais ils ne l'auraient avoué pour rien au monde, car pour un savant, la poésie ça ne fait pas très sérieux; et, à cette époque pas très éloignée, on ne pouvait être considéré comme un vrai savant, si l'on n'apparaissait pas aussi sérieux que Cosinus lui-même.

Ce qui nous conduit à les soupçonner d'une certaine duplicité, car nous ne savons pas à partir de quel moment, devenu prétexte, le baromètre n'a plus été transporté sur les cimes que pour satisfaire aux seules apparences extérieures. Il est toutefois certain que les Saussure, Afassiz, Tyndell entre autres, sont bien les créateurs de notre alpinisme moderne.

Ainsi on est allé de plus en plus en Montagne, simplement pour le plaisir qu'elle peut donner, ce qui la rendait accessible à tout le monde et non plus aux seuls scientifiques.

Pendant assez longtemps, les Alpinistes ont été des citoyens disposant de loisirs importants, et également de moyens pécuniaires qui ne l'étaient pas moins. Evoluant rapidement, l'alpinisme s'est heureusement démocratisé, et il est pratiqué actuellement par des représentants de toutes les couches de la Société.

Cette légère ébauche d'historique ne suffirait pas pour vous dire ce que la vie en montagne nous offre d'extraordinaire. Evidemment, notre époque est tellement matérialisée (existentialiste), faite de bruit, de cartes perforées, d'électronique et d'énergie atomique, que l'on se sent risible et ridicule de parler encore de la profonde poésie, du sentiment d'équilibre, du calme et de la grande beauté majestueuse de ce qui, somme toute, n'est que du paysage.

Il est normal qu'un vrai sentiment de pudeur nous retienne de parler de ce qui nous touche si profondément, notre amour de la Montagne étant comme l'autre, celui avec un A majuscule : il est sentimental donc on n'en parle qu'avec une certaine gêne.

Il importe peu de savoir comment cela a commencé pour chacun de nous; nous avons su un jour que la Montagne existait, nous avons été curieux de la connaître. Nous avons approfondi cette connaissance, ne nous rendant pas très bien compte que nous étions de plus en plus envoûtés. Et puis nous avons su que nous étions pris définitivement. En fait, il y a autant d'explications différentes qu'il y a d'alpinistes convaincus. Peu importe les processus et les cheminements, nous en sommes tous arrivés à la même passion, et une passion ne s'explique pas, ne se décortique pas, surtout entre passionnés.

Il y a aussi de notre part, une forme de réaction. Je ne vous apprend pas que l'homme moderne mène dans les villes une vie contre nature, une vie de plus en plus mécanisée. Alors qu'il ne sait plus marcher, peut-on lui demander de courir? Quant à grimper, pas question, et surtout si en plus il lui faut porter un sac.

Notre aspiration à la Montagne est donc un désir de nature, une fuite loin du carcan des multiples et inutiles obligations citadines.

Dans « Les vraies richesses », Jean Giono qualifie notre époque d'énergée et de tremblante; trop d'hommes sont privés des joies naturelles. Et il insiste : « Ce dont on te prive, c'est de vents, de pluies, de neiges, de soleils, de montagnes, de fleuves et de forêts, ta patrie et... les vraies richesses de l'homme. » C'est ainsi que ne voulant pas être privé, l'alpiniste plus qu'un autre peut-être, fait sa propre joie.

Il y a bien le téléphone et la radio dans les quelques refuges. Malgré ces modestes constructions la Montagne demeure aujourd'hui le seul terrain qui n'ait pas été définitivement défigurée par le travail de l'homme. Nous nous y retrouvons un peu comme l'homme des premiers âges, presque aussi faibles, mais aussi décidés à survivre lorsque, sur le glacier, nous pouvons à chaque pas nous demander si le pas suivant ne va pas nous précipiter dans quelque crevasse; tant que nous serons en marche, nous nous demanderons si cette belle arête de neige tendue en plein ciel est assez solide pour nous porter; et nous nous estimerons bien petits, et sans aucune importance, au milieu du grand mauvais temps déclenché soudain dans un bruit de catastrophe, ou au contraire dans la ouate insidieuse et si dangereuse du brouillard qui efface hypocritement le paysage en installant un silence total.

Ce n'est pas dans un match de football ou dans un combat de boxe que l'on pourra connaître le sentiment de tenir littéralement sa vie dans les mains, ou celle du compagnon de cordée. Je veux parler évidemment du footballeur ou du boxeur, infime minorité de sportifs actifs, et non de la grande masse des spectateurs, sportifs passifs, et presque toujours payants. La supériorité de l'alpinisme en tant qu'activité sportive, c'est que nous en sommes tous les acteurs; et comme il n'y a pas de spectateurs, le jeu ne peut être faussé par une tierce présence.

Vous devez savoir encore qu'il n'y a pas un seul alpinisme, strictement codifié dans des règles rigides... comme un court de tennis bien tracé. Il y a autant d'alpinismes que d'alpinistes, et notre terrain de jeu est illimité. Ce qui est intéressant pour l'individualisme français bien connu, c'est que l'alpinisme est essentiellement un sport individuel, mais, paradoxalement, il ne se pratique qu'en équipe, cette équipe dut-elle se réduire à sa plus simple expression qui est la cordée de deux.

Qui dit sport dit lutte. Mais ici, il n'y a pas lutte contre quelqu'un sinon contre soi-même, et la solidarité des membres d'une cordée ou d'une caravane est la plus désintéressée et la plus chaude qui soit. Ici plus qu'ailleurs règne la véritable fraternité.

Bien sûr, pas de compétition, pas d'arbitre, pas de vaincus, pas de limites à notre terrain. Il y a quand même une règle du jeu, car l'alpinisme est et doit demeurer un jeu, si grand soit-il.

A la base il y a la sécurité. Le terrain est ce qu'il est en haute montagne, il n'est pas question de le modifier ou de l'adapter. Il faut donc apprendre à la connaître, il faut avoir appris l'usage du matériel assez simple qui est le nôtre, et avoir toujours à l'esprit que le plus grand plaisir d'une cure en montagne, c'est dans revenir, et par ses propres moyens (ne serait-ce que pour la raconter, laissant ainsi parler le tartarin qui sommeille en chacun de nous).

Ce besoin de connaître la montagne avant de pratiquer, cette nécessité d'apprendre un minimum de technique avec des camarades qualifiés, sont la raison d'être du Club Alpin Français.

Nous répéterons avec Maurice Herzog, que la Montagne, école de caractère est aussi une école de prudence. Elle est pour nous un univers de légende dans lequel loin d'être un suicidé, l'alpiniste est précisément l'homme qui connaît le mieux le prix de sa vie.

Si la Montagne peut être homicide ce n'est que par imprudence, mais bien entendu seulement par l'imprudence de la victime.

L'alpinisme ne va pas sans quelques risques objectifs et l'enseignement dispensé par le Club Alpin vise à empêcher ces risques de se réaliser. Mais le risque le plus dangereux reste l'homme lui-même, l'homme avec toutes ses faiblesses, et en premier rang l'orgueil.

Des projections sur l'Alpinisme-loisir, illustrèrent cette intéressante causerie de M. Bessière, nous montrant des équipes s'entraînant à l'escalade en forêt de Fontainebleau, puis cherchant les difficultés, en Oisans, au Mont-Blanc et jusqu'aux Dolomites, ce qui nous vaut d'admirer de très beaux paysages.

Ensuite, Jacques Meynieu, également du Club Alpin Français, nous conduit en Afrique et nous présente une succession de vues des montagnes du Hoggar dans une véritable féerie de couleurs, ce qui met en relief leur extraordinaire beauté.

Un film très beau par le paysage et très audacieux par les prouesses de l'alpiniste (en l'occurrence Armand Charlet, guide de Chamonix) termine cette belle réunion d'avant nos vacances de Pâques; il est question du film : « *A L'ASSAUT DES AIGUILLES DU DIABLE* ».

NOTRE DERNIÈRE MANIFESTATION

LE SAMEDI 18 JUIN à 10 heures. — Comme chaque année nous avons demandé à M. le Professeur Nouvel, Directeur du Parc Zoologique du Bois de Vincennes et de la Ménagerie du Jardin des Plantes, une visite accompagnée du Parc.

Elle est fixée au samedi 18 juin à 10 heures, mais le rendez-vous aura lieu à 9 h. 45, entrée principale du Parc, Porte Dorée.

A l'issue de cette visite, un déjeuner est prévu dans l'un des restaurants du Parc. (Pour tous renseignements, s'adresser à notre Secrétariat).

A TRAVERS LE MONDE

EXPÉDITION DE RECHERCHES ZOOLOGIQUES DANS LE NORD DU TCHAD

L'expédition de recherches zoologiques franco-américaine, dirigée par notre administrateur François Edmond-Blanc, dans les montagnes de l'Ennedi et le désert du Borkou est revenue à Paris le mois dernier en ramenant des spécimens zoologiques extrêmement intéressants.

En dehors des animaux gibier : 8 Oryx, 4 Addax, 6 Mouflons, 4 Gazelles Dama, etc., l'expédition a ramené plus de 140 mammifères naturalisés, depuis le chacal jusqu'aux minuscules souris. C'est du reste l'une de celles-ci, qui est une des découvertes les plus sensationnelles de l'expédition, car elle était inconnue dans cette partie de l'Afrique et il n'en existe qu'un autre spécimen dans les Muséums du monde. 130 Oiseaux ont été également récoltés.

Des observations très intéressantes ont été faites au point de vue biologique. C'est ainsi qu'une chatte sauvage de l'espèce désertique, a été trouvée dans des dunes de sable allaitant ses petits. Ces félins arrivent à survivre sans jamais boire, en mangeant uniquement les innombrables souris de sable qui vivent dans les dunes, qui elles-mêmes survivent en se nourrissant uniquement d'une minuscule herbe complètement desséchée.

Les collections qui ont été ramenées en avion au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris sont actuellement inventoriées et identifiées. Elles seront ensuite expédiées au Muséum de Los Angeles, où son Directeur, Mr. J. Delacour en fera le partage entre les deux Muséums.

LA PROTECTION DES GORILLES DANS LA RÉGION DES VOLCANS VIRUNGA

Le nombre de Gorilles vivant actuellement dans le Parc Albert dépasse 350 individus. Dans la région comprise entre Mikeno, Visoke et Karisimbi, l'on compte une dizaine de colonies totalisant 170 sujets environ. Les Gorilles sont beaucoup plus rares dans la région bordant le Congo et formeraient à peu près quatre colonies seulement. La réserve de la forêt de l'Ouganda entre Sabibion et Muhavura dans laquelle les animaux peuvent évoluer en pleine quiétude, une quarantaine de Gorilles ont été observés.

Le district le plus riche en nourriture et comprenant la plus grande densité de Gorilles est la forêt d'Hagenia, entre 2.800 et 3.500 mètres d'altitude. Les bambous qui couvrent la plus grande partie du parc en dessous de 2.800 mètres, fournissent seulement la nourriture pendant les périodes humides de l'année quand les pousses de bambous et les tiges vertes sont présentes. D'autres districts comme celui de Gahinga-Muhavura sont visités occasionnellement par les Gorilles et ne semblent pas en renfermer un grand nombre.

Les Gorilles de la forêt d'Hagenia sont actuellement menacés par la civilisation moderne dont la progression rapide met en danger toute la vie sauvage de la région volcanique de Virunga.

RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE ALLEMANDE. — Le Jardin zoologique de Francfort a accueilli durant l'année écoulée 1.551.523 visiteurs (1.675.064 en 1958). Ce chiffre comprend 874.256 personnes ayant visité l'Exotarium dont les merveilles ne cessent de s'accumuler.

L'inventaire des animaux a été établi comme suit au 31 décembre 1959 :

— 554 Mammifères	soit	147 espèces
— 688 Oiseaux	—	271 —
— 309 Reptiles	—	133 —
— 1.896 Poissons	—	308 —
— 616 Divers	—	82 —

Total 4.063 Animaux

soit 941 espèces

Nous rappelons que ce Jardin zoologique possède parmi d'autres raretés un couple d'Okapis, animaux qui commencent à se reproduire un peu partout en captivité.

SUISSE. — C'est avec grand plaisir que nous avons appris au Zoo de Bâle la naissance le 2 mars dernier de Heri, Okapi mâle né de Nanuk et de Bibi. Le jeune mâle mesurait 85 cm au garrot à sa naissance et prit 6 cm en trois semaines. La famille d'Okapis de Bâle est actuellement installée dans la maison des Antilopes, mais ne va pas tarder à prendre possession de la nouvelle construction qui leur est destinée et qui comprendra notamment un enclos extérieur sans barreaux.

PAYS-BAS. — Le Jardin zoologique royal de Rotterdam a enregistré la naissance d'Ituri survenue le 12 février dernier. Il s'agit encore d'un Okapi, femelle cette fois-ci, dont les parents sont Mambuti (femelle) et Dinota (mâle) arrivés à Rotterdam le 17 avril 1957.

La naissance s'est effectuée normalement et la mère nourrit elle-même la jeune qui mesurait 74 cm au garrot le premier jour. Il est intéressant de noter que la mère est parfaitement docile et n'attaque jamais les gardiens.

DANEMARK. — Le Jardin zoologique de Copenhague, dirigé par M. Svend Andersen a enrichi sa collection d'animaux rares d'un spécimen fort intéressant puisqu'il s'agit d'un Rhinocéros de Sumatra dont il existe un autre exemplaire à Bâle.



MUSÉE DES OBJETS TROUVÉS

Il arrive souvent qu'un animal vivant en captivité meure par suite d'une occlusion intestinale. En pratiquant l'autopsie, l'on se trouve en présence d'objets hétéroclites aussi nombreux que variés : couteaux, balle de tennis, objets métalliques, etc. L'on se rappelle de la triste histoire de l'Okapi du Zoo de Rome qui avait absorbé un mouchoir inconsciemment (?) jeté par un visiteur et celle de deux primates d'un autre zoo italien qui s'étaient battus à coups de couteaux obligeamment prêtés par des visiteurs. Ces exemples montrent combien est justifiée la présence dans les jardins zoologiques d'étiquettes *NOURRITURE INTERDITE*, malheureusement peu respectées. Beaucoup de zoos viennent de prendre la résolution qui consiste à interdire toute nourriture. Il est frappant de voir, le dimanche — jour d'affluence — les visiteurs placés à côté d'une étiquette *NOURRITURE INTERDITE* jeter par poignée de la nourriture à un animal.

Le 14 janvier dernier, les vétérinaires du Zoo de Poznan (Pologne) ont procédé à l'autopsie du cadavre de Bongo, hippopotame de 47 ans, 3 tonnes, et à leur plus grande stupéfaction, ils découvrirent une grenade dans l'estomac de l'animal, qui avait également avalé trois kilos de cailloux, un morceau de cuir, environ cent pièces de monnaie, une balle de revolver, des écrous et des vis, du fil de fer, etc.

Ce dernier exemple souligne l'importance que les visiteurs de jardins zoologiques doivent porter aux indications qui leur sont données en vue de protéger efficacement les animaux qui sont réunis pour leur plaisir et pour leur instruction.

BIBLIOGRAPHIE

« *Das Okapi* » est le titre du dernier ouvrage que Mlle le docteur Agatha Gijzen, collaboratrice du Zoo d'Anvers, vient de publier chez l'éditeur allemand, A. Ziemsen (Wittenberg-Lutherstadt). Voici un sujet sur lequel se sont penchés de nombreux zoologistes et l'Okapi (*Okapia johnstoni*) est bien loin d'avoir livré tous ses secrets. Dans un jardin zoologique c'est avec respect qu'on le considère tout au moins quand on le connaît, car l'autre jour, au zoo, nous avons entendu quelqu'un dire : « C'est un bison » (*sic*). Il est plus souvent assimilé à l'âne par les amateurs, mais passons... Le petit livre de Mlle Gijzen, paru dans la série « Die neue Brehm-Bücherei » est une véritable encyclopédie sur l'Okapi. Les sujets suivants y sont traités : la découverte de l'okapi; descriptions; anatomie et physiologie; la place de l'okapi dans la classification zoologique; l'okapi à l'état sauvage; protection, capture et transport; l'okapi en captivité; la psychologie de l'okapi; élevage en captivité; l'okapi dans la philatélie et dans l'art.

Le docteur Ivan T. Sanderson a publié chez l'éditeur allemand Knauer, son ouvrage sur les Mammifères, de la série *Knaurs Tierreich im Farben*. Ce livre de grand format est composé de 350 pages comprenant 345 photographies dont 202 en couleurs. Ce volume est le premier d'une série qui formera une encyclopédie complète au sujet de laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Cet ouvrage est préfacé par M. Carl-Heinrich Hagenbeck, directeur du Jardin zoologique de Hambourg-Stellingen.

La chasse photographique prend une ampleur de plus en plus grande parmi les amis de la nature. Le Verlag für angewandte Wissenschaften (Baden-Baden) a publié un livre intitulé « *Die Photographie freilebender Tiere* » (La photographie des animaux dans la nature) par le Prof. Fritz Steiniger. Cet ouvrage expose les différents problèmes de la photographie d'histoire naturelle et donne d'excellents conseils pour que chacun puisse photographier les animaux de la création. Des renseignements techniques sont donnés quant au choix de l'appareil et il est inutile d'ajouter que ce livre est merveilleusement illustré.

Mr. Kathleen R. Williams a réalisé une véritable encyclopédie sur les Chats siamois en publiant dans la série *Foyles Handbooks* son petit livre « *Siamese cats* ». Cet ouvrage contient des renseignements précis sur l'histoire, l'élevage, les maladies, etc., du chat siamois. Il est édité par W. & G. Foyle Ltd., 119-125 Charing Cross Road, London, W.C.2.



TAUX DES COTISATIONS. — Juniors (moins de quinze ans)	2,50 NF
Titulaires	5,00 NF
Donateurs	25,00 NF
Bienfaiteurs	100,00 NF

Le rachat des cotisations a été fixé statutairement, pour les membres titulaires à 60 NF, pour les membres donateurs à 300 NF.

Abonnement à la revue *Science et Nature*, nouveau prix à partir du 15 février 1959 : 12,50 NF.

AVANTAGES. — Nous rappelons les avantages qui se trouvent attachés à la carte des Amis du Muséum (carte à jour avec le millésime de l'année en cours) :

1° Réduction de 50 % sur le prix des entrées dans les différents services du Muséum (Jardin des Plantes, Parc Zoologique du Bois de Vincennes, Musée de l'Homme, Harmas de Fabre à Sérignan, Musée de la Mer à Dinard), au Jardin Zoologique de Clères (en semaine seulement), au Musée de la Mer à Biarritz, aux expositions temporaires organisées par les Amis de la Bibliothèque Nationale ;

2° Réduction sur les abonnements contractés au Secrétariat des Amis du Muséum pour les revues *Naturalia*, *Sciences et Avenir*, *Sciences et Voyages*, *Panorama*, *Connaissance du Monde* ;

3° Avantages spéciaux pour les publications et livres achetés à la Librairie du Muséum, tenue par M. THOMAS, (POR. 38-05) ;

4° Service gratuit de la feuille d'information **bimestrielle** ;

5° Invitation aux conférences et aux différentes réunions ;

6° Participation aux excursions et aux voyages organisés par la Société dans des conditions particulièrement avantageuses ;

7° Sur présentation de leur carte (en règle), nos Sociétaires bénéficieront de réductions importantes au « Vivarium exotique », 41, rue Lecourbe, Paris (15^e) : oiseaux tropicaux, poissons exotiques, plantes d'appartement et de serres. Nos collègues, M. et Mme RENAUD, fourniront tous les renseignements désirables ;

8° Carnet d'achat permettant des réductions importantes chez différents fournisseurs sélectionnés.

DONS ET LEGS. — La Société, reconnue d'utilité publique, est habilitée pour recevoir dons et legs de toute nature. Pour cette question, prendre contact avec notre Secrétariat qui fournira toutes indications utiles sur ce point et les formules nécessaires pour régulariser les dons et legs (GOB. 77-42). Pour les dégrèvements fiscaux, se reporter à la feuille d'information d'avril 1955, page 9.

Le Secrétaire Général : G. ARD.

Le Directeur-Gérant : André MANOURY.